CHAPITRE 19

En évitant au maximum de suivre les grandes routes pour ne pas risquer de tomber sur des convois ou des Unités allant vers le Front de l'Ouest (j'étais à tout le moins considéré comme un déserteur présomptif, sans compter les mandats d'arrêt lancés contre ma personne - accusations possibles de meurtre délivrées contre moi par la S.S.), il nous fallut tout de même un peu plus de deux mois pour revenir à Berlin et, au soir du 21 août, nous pénétrions dans les faubourgs ravagés de Spandau dont nous découvrions des quartiers entiers en ruine plus ou moins complètement rasés par les bombardements alliés. Nous n'étions cependant pas encore rendus, car il fallait que nous arrivions jusqu'à l'appartement que possédait ma mère dans le Quartier de Mitte, à plusieurs kilomètres de là ; si tant est qu'il ait réchappé aux bombardements continuels effectués quasiment chaque jour par les appareils américains et anglais, ou s'il n'avait tout simplement pas été indûment occupé par quelqu'un ? Là était ma grande interrogation au

fur-et-à-mesure que nous nous rapprochions du but que je m'étais fixé.

Fort heureusement, sur la Friedrichsstrasse, une partie de la rangée d'immeubles était encore miraculeusement intacte et, au numéro 34, s'élevait bien celui dans lequel ma mère et moi habitions depuis leur arrivée à Berlin, en 1933. Ce premier soir, nous emménageâmes tous les deux dans le somptueux appartement, incroyable, immense, de huit pièces, avec un ascenseur, deux réfrigérateurs Siemens grands comme des armoires, une cuisinière électrique à plusieurs feux et un four, et je dus lui promettre de lui dire comment j'avais bien pu « hériter » de ce luxueux logement où nous sommes, vous et moi, pour le présent réunis.

Dès le lendemain, par contre, Mikki voulut se mettre en quête de sa propre maison, dans la Huttenstrasse, Quartier de Mitte. Arrivés sur place, elle dut se rendre à l'évidence : les bombardements avaient fait ici bien plus de ravage que là où résidait ma famille ; à la place de son immeuble, ne restait plus qu'un immense tas de gravats noircis.

Là, Mikki s'en alla frapper à la porte d'un voisin qu'elle connaissait bien, dans l'immeuble contigu qui n'avait pas été trop touché, et apprit, par un bref et laconique compte-rendu que lui fit ce voisin, que personne n'avait survécu à l'éboulement de l'immeuble, mais qu'il avait parfaitement vu ses parents partir assez discrètement dans leur voiture la veille au soir… Cette révélation fut autant une délivrance qu'un choc pour elle, qui se retrouvait donc théoriquement orpheline puisqu'elle ignorait tout de la destination prise par ses parents. Elle avait cependant la consolation de m'avoir rencontré et d'être à présent avec moi. C'était maintenant tout ce qui comptait, car qui se soucierait d'eux à présent, qu'ils étaient seuls, mais ensemble ?

Par acquit de conscience, dans le cas où ?... elle laissa notre adresse à cet aimable voisin, avec mission de la transmettre si

quelqu'un venait à s'enquérir de son existence.

Pour vivre, vivoter, pour être vraiment précis, j'échangeai régulièrement - -aussi âprement qu'il me l'était possible, et au compte-gouttes - quelques biens de ma mère au Marché noir car je n'avais plus aucune existence légale ; et Mikki n'avait, en ce qui la concernait, pas de métier car elle n'avait pas pu terminer ses études. Nous étions comme deux clochards qui vivaient dans un luxe un peu tapageur. Heureusement pour nous que nous avions les bijoux et autres manteaux de fourrure et babioles hors de prix de Mutti pour nous en sortir.

*

Le temps passa, dans cet état de précarité toute relative, et, pour passer le temps et être totalement transparent avec elle, je lui contai par le menu tout ce qui m'était arrivé depuis mon arrivée en Allemagne, sans oublier notre rencontre, cher Francis Blake, lorsque, le deux novembre, nous apprîmes deux nouvelles d'importance, quoique sur des sujets aux antipodes l'un de l'autre : tout d'abord, en lisant les rares journaux qui paraissaient encore, je lus que, *la veille, les Armées russes avaient déferlé en masse sur la Hongrie, la Prusse orientale et la Tchécoslovaquie en « éventrant » la défense allemande qui avait craqué d'un seul coup* - c'était le début de la fin pour le IIIè Reich ; ensuite, je découvris dans ma boîte aux lettres une enveloppe portant le nom de son ancien voisin, enveloppe contenant un message qui apprenait à Mikki, par un bref et laconique message de son père, que sa mère allait bien…

Dans cette missive paternelle qu'elle n'espérait plus, nous trouvâmes aussi leur nouvelle adresse et quelques lignes décrivant assez succinctement leur nouvelle vie depuis leur départ décidé in extremis. Ils habitaient désormais dans un petit immeuble, toujours debout, Orlopstrasse, non loin de

l'Hôpital Reine Elisabeth Krankenhaus Herzberge, dans le District du Lichtenberg, tout à l'est de Berlin - pourquoi donc avaient-ils été se réfugier ou se perdre là-bas ? pensa illico Mikki - et vivaient de petits boulots.

Les ravages de la guerre s'accentuaient avec la férocité des combats et des bombardements qui ne laissaient aucun répit aux Berlinois mais - ce qui tenait du miracle – une partie de la Friedrichstrasse tenait encore debout. Cependant, à la vivre au jour le jour, notre existence devenait de plus en plus précaire : presque plus rien, à manger, la famine commençait à faire des ravages parmi les rares civils qui s'étaient, comme nous, obstinés à rester dans Berlin, et des scènes barbares et abjectes se répétaient, de gens prêts à tout pour obtenir simplement de quoi manger.

Nous fîmes le gros dos, difficilement, et les mois coulèrent, de plus en plus durs et dévastateurs, annonçant l'effondrement prochain, mais pas assez rapide à nos yeux, du Régime nazi.

*

Et puis, fatalement, comment ne pas parler de cette véritable expédition qui nous a emmenés, Mikki et moi de l'autre côté de Berlin, lorsqu'elle apprit en avril 1945, par un bref, ultime et laconique message de son père, que sa mère déclinait de jour en jour, la fin étant proche ; mais, Lichtenberg, cela faisait loin. C'était très loin, surtout à pied, et dans ces circonstances, il était hors de question de laisser Mikki s'aventurer seule dans ce « bout du monde » berlinois. J'accompagnai donc Mikki voir ses parents.

Finalement, nous arrivâmes au pied de l'immeuble qu'ils habitaient à présent. Il n'était pas si tard, mais la guerre allait nous rattraper et nous l'ignorions encore.

-- Il vaut mieux que je monte seule, dit Mikki. Je dirai à ma

mère et à mon père, s'il était là, que j'ai été retardée par les bombardements et la traversée de Berlin.

Dans la cage d'escalier encombrés de décombres divers, déjà, l'écœurante odeur de chair grillée envahissant l'espace, les voisins qui commençaient à sortir et s'interrogeaient, Mikki qui ouvrait la porte avec sa clé, qui entrait dans la cuisine, carrelée de blanc et de vert, et sa mère, ratatinée, là - plus de cheveux déjà, plus de lèvre supérieure, sa mâchoire, béante et tordue, qui semblait brûler aussi et qui était devenue noire. Sa mère qui s'était arrosée d'essence ou d'alcool à brûler. Sa mère qui était en train de se consumer à petit feu ; elle était encore vivante, cela se voyait à ses soubresauts désordonnés et terrifiants, mais ses globes oculaires avaient fondu. Elle s'affaissait et se recroquevillait à vue d'oeil. Le temps qu'arrivent les pompiers, elle était morte, malgré un réflexe qui me fit bondir pour étouffer les flammes avec un couvre- lit. Suicide, lui dira-t-on plus tard. Tout ça à cause de son père qui ne s'occupait plus d'elle depuis déjà bien trop longtemps !

-- C'était à prévoir, leur dirent les voisins. On le savait depuis des lunes, que cette femme, si gemütlich [presque intraduisible] et si belle autrefois, n'avait plus toute sa tête.

-- Tu dois pleurer, mein liebe. Il faut que tu pleures, lui dis-je tendrement à l'oreille ; ce n'est pas bon de tout garder pour toi. Pleure, je t'en prie, Mikki ! Ouvre-toi, viens dans mes bras, ma colombe. Oh ! Mein Schatz ! Je veux bien que tu aies du chagrin, mais pas de haine ; je t'en supplie. Ne juge pas le couple qu'ils formaient, ton père et elle. Jamais on ne peut comprendre ces choses. Ton père n'est sûrement pas aussi coupable que tu le penses. Ne gâche pas ta vie à le haïr. Tu n'as peut-être pas raison, et, surtout, on ne vit pas dans la haine, qui détruit celui qui hait.

Mais ce jour du 21 avril 1945, dans la totale ignorance où

nous étions des avancées des Fronts Ouest et Est, l'Histoire était en train de nous rattraper. *L'offensive soviétique finale contre Berlin a été déclenchée le 16 avril avec plus de 2,5 millions de soldats. L'Armée rouge a lancé son attaque majeure à l'est de Berlin, brisant les dernières lignes de défense allemandes après des combats acharnés. L'opération est menée par trois Fronts qui convergent vers le centre de la Capitale allemande. Ce 21 avril, donc, la ville est encerclée par les Forces du Maréchal Rokossovski, au Nord, celles du Maréchal Joukov, à l'Est, et celles du Maréchal Koniev, au Sud ; et les premiers chars soviétiques entrent dans l'est de la ville et se heurtent à une forte résistance ; dans l'Est, la 5e Armée de Choc fonce par Karlshorst et la Frankfurter Allee ; la 1re Armée de chars de la Garde et la 8e Armée de la Garde foncent sur la Reichsstrasse 1 jusqu'au Ring, avant de devoir traverser la Spree et la Dahme pour rejoindre la Havel et encercler tout le Sud.*

Mikki et moi étions à cent lieues de penser à ce qu'il se passait autour de nous et, comme il n'y avait plus rien à faire sur place, et que nous ne pouvions pas rester, car il faudrait fournir des explications que nous n'étions pas disposés ni prêts à donner, nous commençâmes à repartir, à pied, lorsque, au détour d'une rue, je ne sais plus laquelle, j'ai oublié le nom, une hallucinante scène de rue nous télescopa : un char, manifestement soviétique, dont j'apprendrais un peu plus tard qu'il s'agissait d'un « JS2 », venait de tourner le coin de la rue et en menaçait toute l'enfilade de son canon paré à tirer. Mais son artilleur n'eut pas le temps d'appuyer sur la pédale de tir qu'un obus de panzerfaust (72) venait exploser sur la tourelle au défaut de son emprise sur le sommet du char, en enrayant le système de rotation, sans, pourtant, faire sauter

72 : Lance-grenades antichars sans recul à un seul coup

l'épais blindage. Un régiment de la Wolkssturm avait encerclé les chars et déclenché un feu nourri avec tout ce que les hommes avaient encore à leur disposition.

Mais leur satisfaction serait hélas de courte durée car les deux mitrailleurs arrosèrent largement les hommes ; les soldats tombaient comme des mouches. Les rares survivants vieux et jeunes préfèrèrent retraiter plutôt que de mourir sur place, surtout que d'autres chars faisaient entendre le sourd grondement de leurs chenilles sur les pavés de la rue. Sauve qui peut ! Sauf un, un jeune homme qui, simplement muni d'une bouteille en verre du goulot de laquelle pendait un tissu enflammé, fonça tête baissée, au mépris de toutes les balles qui giclaient comme des frelons autour de lui, vers le char et, arrivé à moins de dix mètres, balança sa bouteille qui explosa sur la tourelle en centaines de débris enflammés.

Avec Mikki, nous cherchions un abri lorsque j'aperçus la trappe s'ouvrir et un casque de cuir essayer de s'extraire de la tourelle en flammes, avec d'autant plus de difficultés que le porteur du casque n'était pas particulièrement menu. A se demander - l'idée absurde me passa par la tête : comment a-t-il pu entrer dans cette boîte de conserve ? -, avant de me précipiter, geste de loyauté aveugle envers un compagnon d'armes, quel que soit son uniforme, téméraire et d'une folie absolue. Mais je fonçai néanmoins comme un dératé, d'autant plus que je voyais cet homme, manifestement assez jeune, se débattre avec son équipement et les flammes qui le cernaient. Dans quelques secondes, il serait trop tard…

Au moment où d'autres chars apparaissaient, j'atteignis le char, grimpai jusqu'à la tourelle et agrippai le conducteur qui me regarda d'un air hébété avant de m'aider à le sortir de là. Il était temps, déjà quelques flammèches avaient touché son blouson et les autres chars étaient bien en place à présent pour faire un carnage de tout ce qui apparaîtrait « hostile » ; heureusement, en voyant la situation, personne ne tira et je

pus ramener ce soldat en lieu sûr.

En attendant que les chars nous dépassent, sans même s'arrêter pour récupérer le conducteur en péril - comptant probablement sur les troupes au sol qui devaient les suivre de près - toujours blottis derrière ce qu'il restait d'une maison, le soldat se tourna vers moi et demanda en russe :

-- Ты говоришь по-русски, приятель ? (73).

Rien qu'à voir ma mimique interrogative, il comprit que je n'avais rien compris et ânonna alors, assez laborieusement en allemand :

-- Meer…ci, ca…marad ! Je, continua-t-il en se désignant, moi, Boris Ostrowski, qui n'avait nul besoin de traduction.
A mon tour, je me désignai et donnai mon prénom.

-- Max ?!

-- Khorochô ! Trèèès b…ien, Max.

Et il tira de la poche de son drôle de blouson que portaient les tankistes russes, une espèce de « carte d'identité » avec ses nom et prénom et les coordonnées de son Régiment de chars où je pus lire qu'il s'agissait 220è Brigade de chars de la 5è Armée de choc tout en me disant, dans un allemand des plus laborieux - mais je ne saurai jamais assez le remercier pour le gros effort qu'il fit à mon égard ce jour-là :

Toi me de…man…der… si toi…vvvouloirr !?

J'empochai sa carte avec un signe de tête et lui tendis en contre-partie une des anciennes cartes de visite de ma mère, que je conservais toujours dans mon portefeuille pour me souvenir d'elle puisque je n'avais plus aucune photo de Mutti.

Il la rangea aussitôt dans une poche de sa drôle de tenue et me sourit comme on sourit à un véritable ami, et j'en fus remué jusqu'au fond de moi, allez savoir pourquoi, avant de s'avancer à découvert en hurlant très fort des mots en russe à

73 : Prononcez : Ty gavarich pa-rouski, priyatèl ?

l'intention des fantassins qui déboulaient de tous côtés.

Ce que je ne savais pas encore, c'est que cette rencontre allait définitivement bouleverser ma vie et en infléchir le cours dans le sens qui me fit devenir ce que je suis devenu aujourd'hui. Vous aurez reconnu, je pense, le Commandant Boris Ostrowski qui vous a amené jusqu'à moi.

Pour en revenir à cette journée qui devait rester gravée dans mes pensées, je vais vite en finir avec la guerre pour en arriver bientôt à ce que nous devînmes après la capitulation.

*

Lorsque nous fûmes enfin rentrés sains et sauf, plus courant que marchant, fuyant sur les plus de huit kilomètres qui séparaient Lichtenberg de notre appartement l'avancée des troupes russes, au milieu des combats, des fantassins et des chars, nous nous terrâmes dans les caves de notre immeuble. Il nous fallut attendre des jours meilleurs et là, dans le doute et l'espoir de ce qui pourrait bien arriver à présent que la fin du Reich était presque à portée de mains, dans le « confort » plus que douteux de cette cave, nous devions survivre jusqu'au 12 mai suivant. C'est alors que Mikki m'annonça, sur un ton anodin, qu'elle était enceinte, que cela faisait plus de dix jours que ses menstrues n'étaient pas apparues, et qu'elle était bien contente même si nous n'avions nullement prévu cette nouvelle situation pour le moins inattendue, en tout cas pour moi !

Pour nous, ce jour-là, ce qui prima, ce fut plutôt de fêter dignement cette grossesse qui, même si nous n'étions pas mariés - et ne le serons jamais pour des raisons que la Raison ignore - devrait nous combler de joie, nous l'espérions en tout cas. Mais cela allait être encore plus dur à présent, de trouver de quoi alimenter correctement Mikki et bébé. Je pensais que ce serait un garçon, tandis que Mikki, elle, penchait plutôt

pour une fille. Mais il faudrait attendre pour le savoir…

Dans les nombreux combats de maison en maison qui s'ensuivirent, les soldats soviétiques furent confrontés à une résistance allemande pleine de désespoir. Le 25 avril, l'Armée rouge encerclait entièrement Berlin.

Après plusieurs semaines de combats particulièrement violents, d'où la barbarie ne fut pas absente car les Russes n'avaient pas oublié les massacres de civils perpétrés par les Nazis durant le Siège de Stalingrad, la bataille s'achèvera le 2 mai par la reddition de la garnison allemande de la ville.

Les derniers jours de la population, en avril et mai 1945, seront marqués par la terreur des combats de rue, et la survie dans les caves et les violences de la fin de la Bataille de Berlin. En entrant dans la Capitale allemande, l'Armée rouge avait coupé l'eau, le gaz et l'électricité. Des centaines de milliers de civils s'entassaient alors dans les caves, les métros et les abris de fortune pour échapper aux bombardements massifs (qui avaient heureusement cessé dès le 17 avril) et aux tirs d'artillerie. Les rations s'épuisèrent rapidement ; la population réduite à chercher de l'eau dans les cratères d'obus ou les canalisations brisées. La ville fut cependant le théâtre d'affrontements acharnés entre les troupes soviétiques et une résistance allemande des plus désespérée (composée presque exclusivement des vieillards et des enfants de la Volkssturm).

Rien que de repenser au cauchemar que nous avons vécu pendant ce dernier mois, mon esprit se révolte.

NB : les passages en *italique* sont la relation de faits authentiques

CHAPITRE 19

En mai 1945, Joukov signera trois résolutions visant à améliorer les conditions de vie dans la zone d'occupation soviétique : le 11 mai, fourniture de nourriture (Résolution 063) ; 12 mai, restauration du Secteur des Services publics (Résolution 064) ; 13 mai, approvisionnement en lait pour les enfants (Résolution 080). Le Maréchal Joukov demandera au Gouvernement soviétique de transporter d'urgence à Berlin 96.000 tonnes de céréales, 60.000 tonnes de pommes de terre, 50.000 bovins et des milliers de tonnes d'autres denrées alimentaires, telles que du sucre et de la graisse animale. Il ordonnera aussi à ses subordonnés de « haïr le Nazisme, mais de respecter le Peuple allemand », et de faire tous les efforts possibles pour rétablir et maintenir un niveau de vie stable pour la population allemande.

Aussi, notre situation s'améliora, à l'image de celle des centaines de milliers d'Allemands qui n'avaient pu que subir

cette guerre…

Lors de la Conférence de Yalta, de février 1945, Churchill, Roosevelt et Staline avaient attribué, rétrospectivement, à la France une zone d'occupation en Allemagne et un secteur à Berlin, constitués à partir des zones initiales britannique et américaine, et en invitant la France à devenir membre du Conseil de Contrôle allié.

Cependant, si la situation des Allemands en général allait s'améliorant grandement, la situation politique des Berlinois, elle, se compliquait de jour en jour avec l'annonce officielle que Berlin, jusqu'alors entièrement aux mains des Russes serait divisée en quatre Secteurs d'Occupation : la « moitié » Est serait conservée par les russes, tandis que la « moitié » Ouest se verrait scindée en trois zones d'inégales superficies (américaine, britannique et française).

Deux mois plus tard, en effet, le 4 juillet (jour de la Fête nationale américaine), après la capitulation de l'Allemagne, les Forces alliées - troupes américaines et britanniques, rejointes par un contingent français - entraient dans la Capitale allemande et prenaient officiellement possession des Secteurs d'occupation qui leur revenaient dans la ville coupée en quatre.

Depuis ce temps-là, la vie des Berlinois ne cessa de se compliquer avec, vous vous en souvenez, la fameuse Crise de 1948, puis celle, un peu moins grave, de 1957 !

*

Un beau jour de 1946, nanti de sa carte d'identité qu'il m'avait si spontanément donnée, je me mis en quête du Lieutenant Oswtrowski, carte que j'avais réussi à déchiffrer avec les livres en russes que possédait Mutti dans sa grande

bibliothèque, dont un superbe dictionnaire Allemand-Russe…

J'avais pour cela revêtu mes meilleurs habits, j'en mettais certains pour la première fois puisque presque toujours en uniforme, pendant la guerre, et en « tenue de tous les jours » ensuite, et je me sentais un peu « déguisé », mais c'était le meilleur des sésames pour me permettre d'entrer dans la Kommandatura soviétique qui s'était installé dans Karlshorst, et y est toujours en ce moment. Je dois vous avouer que, pour cette rencontre, j'avais peaufiné mon russe pendant des jours avec l'assistance bienveillante de Mikki à qui j'avais confié les espoirs que le sauvetage de Boris avait soulevés en moi.

Karlshorst était alors la partie russe du Berlin de l'Est, et la plupart des Russes y résidaient. La *Kommandatura avait ses quartiers dans des locaux sur le site de l'ancienne Ecole du Génie de l'Armée allemande, au 4, Zwieselerstrasse. Je me rendis directement aux bureaux de l'Administration militaire soviétique*, et me présentai, en russe, en demandant à la très inélégante et massive cerbère sanglée dans une tenue informe qui devait être un uniforme où se trouvaient les Départements administratifs et de Gestion du Personnel. Sa réponse fut des plus brève :

-- *Bâtiment n°2, (surnommé « Marshall House »), dans le périmètre des rues Frankenstrasse* (74) *et Ehrenfelsstrasse.*

Ce bâtiment de deux étages en forme de « T » abritait les Services de l'Etat-major du commandant militaire de la ville, le Général Berzarine, ses officiers directs et ses Sections de Gestion des troupes. Là, je présentai la Carte d'Identité de mon « ami » Boris en expliquant qu'il l'avait oubliée par erreur lorsqu'il était venu me voir - je suis le Baron von Kassel (j'avais endossé ma véritable identité) - et s'il était possible d'avoir son adresse personnelle, si ce n'était pas un

74 : Actuelle Zwieselerstrasse

secret, pour avoir le plaisir d'aller la lui rendre en personne ?

L'adresse que l'officier soviétique de permanence m'avait donnée était celle d'une petite rue étroite dans le quartier de Köpenick ; Boris n'habitait manifestement pas dans le périmètre de la Kommandatura.

La pluie commençait à tomber lorsque j'arrivai sur place. Pas un piéton en vue. Par instants, des éclairs zébraient le ciel entier. L'un d'eux illumina une seconde le nom de la rue que je cherchais : celui d'une allée pavée, bordée de chaque côté de petites échoppes étroites. Les volets de bois luisaient sous l'averse et le numéro 12 avait l'air assez plus qu'abandonné. Pourquoi donc, « l'ami » Boris Ostrowski était-il aller se loger dans cet endroit déshérité ?

Je frappai à la porte. Partout les fenêtres étaient sombres et il n'y avait d'autre éclairage que celui des becs de gaz dans la rue. Lorsque je frappai à la porte, une tête curieuse s'intégra dans le lucarneau et je découvris la tête de Boris, assez surpris de voir un inconnu, fort élégamment vêtu, venir frapper à sa porte. Il fallut que je lui présente sa Carte pour qu'il me reconnaisse enfin ; il faut dire que j'avais pas mal changé depuis notre rencontre en pleines échauffourées guerrières.

Ce furent des échanges très instructifs et très profitables, pour moi, que nous eûmes alors. J'appris ainsi qu'il était le propre fils du Lieutenant-général Fedorenko (2*), qu'il se trouvait sous les ordres du Colonel-général (3*-75), *Nikolaï Berzarine, qui commandait la Garnison de Berlin*, et avait pris le nom de naissance de sa mère pour ne pas avoir à subir les réflexions sur son père et les toujours possibles accusations de traîtrise qui endeuillaient le nom de leur famille.

J'appris ainsi, car Boris décida ce jour-là, sans même réflé-

75 : Equivalent à celui de général de Corps d'Armée ou de général d'Armée selon les pays

chir, de m'accorder toute sa confiance, à moi, l'inconnu, l'ennemi, même, qui lui avait sauvé la vie en risquant la sienne, sans même penser aux conséquences possibles , que son père avait fait partie des *quelque 35.000 officiers, dont le Maréchal Mikhaïl Toukhatchevski et sept autres généraux de premier plan*, dont son père, qui avaient été *accusés de complot trotskyste et d'espionnage au profit de l'Allemagne, puis sommairement exécutés*.

Et que, depuis ce jour, sans rien en dire autour de lui, évidemment, il vouait une haine féroce et inextinguible à tout ce qui était lié, de près ou de loin, au « bourreau du Peuple » (76), Staline. Et que depuis ce jour, toujours, il cherchait encore comment venir à bout de ce tyran qui martyrisait sa Rodina (77), la Russie.

Cette conversation à sens unique fut pour moi le déclic ; en l'entendant jurer de la sorte contre le Régime qu'il avait bien été obligé de servir, ne serait-ce que pour sauver sa propre peau tout en servant honorablement son pays, je me dis que je pourrais utiliser ses connections au sein de l'appareil militaire en poste à Berlin pour avancer mes propres pions. Et m'en faire, en plus, un véritable ami, ce qui ne gâchait rien.

A partir de ce jour, nous nous rencontrâmes fréquemment et je l'invitai même de temps en temps à dîner à notre appartement où je lui fis faire connaissance de Mikki qui se remettait difficilement d'un accouchement par césarienne - cela avait hélas coûté la vie à notre petite fille qui n'avait pas vécu une heure ; depuis, elle broyait du noir suite à la double annonce qu'elle ne pourrait plus avoir d'enfant, encore sous le choc de ce drame qui, paradoxalement, nous avait encore plus rapprochés. Vivant presque au jour le jour, nous apprîmes alors que l'amitié existe, au point de devenir, dans des cas très

76 : la Patrie, en russe
77 : Le vrai surnom de Staline était plutôt le « Petit père du Peuple »

rares, une sorte de fraternité. Mais il y a peu d'élus - ne jamais se fier à un étranger, et tous les autres sont des étrangers.

Tous les autres sauf ce garçon merveilleux, qui n'était pas de Berlin, même pas Allemand, mais bien Russe, et militaire, en plus, et qui a nom Boris Ostrowski. Qui avait décidé de se chercher et se payer un modeste logement, une sorte d'ancien garage en fait, car il avait toujours refusé de vivre en caserne ; il voulait son indépendance, tant mieux pour nous trois, ses propres quartiers libres. Mais, avec sa maigre solde, il n'avait réussi à trouver que ce modeste logis qui faisait son bonheur car, mécanicien dans l'âme, il pouvait à loisir s'y adonner à son passe-temps favori : réparer, remettre en service, restaurer un ancien camion Skoda qui avait eu une vie antérieure et de meilleurs jours.

Lors d'une de nos nombreuses rencontres informelles, Boris me confia qu'il avait demandé à être versé dans les Services de Renseignement militaires de l'Armée rouge, le G.R.U., avec une augmentation substantielle de son traitement d'officier, et qu'il participait à la formation d'un nouveau Bureau en vue de coordonner l'évaluation des forces adverses et la récupération des technologies allemandes. Il pouvait peut-être me faire embaucher en tant que coordinateur civil. A creuser.

Et ce diable d'homme réussit ; c'est ainsi que j'intégrai, moi un ex-pilote de la Luftwaffe, recherché comme criminel par la S.S. et la Gestapo, issu d'une vieille famille d'aristocrates prussiens, j'entrai par la grande porte au G.R.U. Nous étions alors en 1946. Et, le temps et le développement des Services de Renseignement aidant, je fus l'un des premiers à créer la H.V.A., en compagnie de Walther Ulbricht ; qui, fut lui-même ensuite, *dès 1951, à l'origine d'un certain Institut de Recherches économiques ; Institut qui était devenu ensuite le*

Département 15, puis, en 1958, la H.V.A. Mais il avait aussi créé le Ministerium fur Staatssicherheit, ou M.F.S., que l'on appelait encore souvent S.D.D., par référence à ses initiales précédentes, souvent assimilé à la Stasi. En fait le M.F.S. coiffait deux Services distincts : la Stasi, qui s'occupe de la Sûreté intérieure, et la H.V.A. Trente mille personnes y travaillent. Au moins cinquante mille autres sont réparties sur tout le territoire, réparties dans quarante et un bâtiments, et comportait une douzaine de Départements - le Siège se trouve Normannenstrasse - et, même si chacun d'eux est spécialisé, nombre d'entre eux visent avant tout la R.F.A. – infiltration du Gouvernement, des Partis politiques, des Syndicats ouvriers, de toutes les Associations imaginables, des Organismes religieux, et même des Clubs sportifs ; sans même parler de l'Armée et des milieux diplomatiques et artistiques. Nous espionnons tout et tous ! La Section 13 du Département 5, par exemple, s'occupe spécifiquement d'espionnage économique, tandis que la 14 s'intéresse à l'électronique et à l'informatique qui montent en puissance - j'en sais quelque chose *-, tandis que le Département 12 traite de l'espionnage en Amérique latine et en Extrême-Orient.* Pour vous faire un bref résumé.

Aussi, du fait de mes exceptionnelles compétences dans la collecte de Renseignements, alliées et d'autres non moins exceptionnelles qualités d'administration et de gestion de ces données, plus d'incontestables compétences en informatique que j'avais acquises, un peu sur le tas, et pas mal en suivant des cours « du soir » », depuis 1957, le M.F.S. était placé sous mon autorité.

Mais le véritable créateur-directeur de la H.V.A. était Walter Ulbricht. (Il est bien plus petit que moi avec son 1,65 m, assez bel homme dans son style). Et c'est Walter qui m'a finalement engagé au poste que j'occupe aujourd'hui.

Walther qui s'occupait déjà des « activités politiques » extérieures à ces fonctions : *après la fondation de la R.D.A., il devient représentant du Président au Conseil ministériel sous la présidence d'Otto Grotewohl. C'est lui qui détient en fait la totalité du pouvoir. En 1950, il est nommé « Secrétaire général du Comité central du S.E.D. », un titre rebaptisé « Premier Secrétaire » du Comité central du S.E.D. (78) en 1953. Après la mort de Staline, sa position vacille ; son image de stalinien pur et dur le dessert*, et c'est ce qui va le faire entrer dans la « clandestinité ».

Il recherchait un homme capable de créer de toutes pièces un Service de données pour gérer le stock d'informations, déjà énorme, de l'espionnage économique. Je fus cet homme providentiel. Dès le départ, pressentant que cela serait l'arme du Futur, je m'appliquai à apprendre l'informatique par le biais d'autres « cours du soir » accélérés et en m'inscrivant très officieusement à des cours à l'Université. Bientôt, tout ce petit monde de Zéros et de Uns n'eut plus de secrets pour moi, je dois avouer que je me révélai assez doué en ce domaine.

Sous son contrôle, en marge d'une carrière politique qui repartait de plus belle, en commençant par récupérer les milliers de dossiers constitués par la Gestapo qui n'avaient pas été détruits ou brûlés, nous emmagasinâmes des centaines de milliers d'informations, sensibles ou non, mais toujours pertinentes, constituâmes des dizaines de milliers de Dossiers sur tout et tout le monde possible, aussi bien ici, à Berlin, que dans Berlin-Ouest, la R.F.A. et dans l'Europe tout entière ; rien ne nous arrêtait.

-- Vous avez vraiment collationné tout ça, demanda Blake, sidéré par l'énormité de la chose ?

-- J'ai bien plus que cela. La H.V.A. regroupe à présent près

78 : *Sozialistische Einheitspartei Deutschlands*, ou Parti socialiste unifié

de vingt mille agents à peu près officiels. Ce n'est que la partie visible de l'iceberg. De l'ordre de soixante-dix pour cent de, disons, mes archives. Vous voulez tous les détails sur l'entraînement des terroristes ? Je les ai en stock. Voulez-vous savoir quels journalistes ont reçu de l'argent, des cadeaux, des voyages, des femmes pour orienter leurs articles ? Je n'en finirais plus d'énumérer ces choses, Blake.

-- Justement, qui sait que vous détenez ces dossiers ?

-- Walther, d'abord. Puis ses supérieurs du K.G.B. Des gens à Moscou, sûrement. Un ou deux hommes de la Stasi : Erich Mielke (79), aussi, et son éminence gris, Gunther Altmann ?… Je ne saurais le dire avec certitude. Mais, une chose est sûre, cela est venu aux oreilles de gens qui n'apprécie pas du tout mon petit travail « d'archivage » personnel.

Bref, mon précieux Boris non loin de moi, car je m'étais attaché à lui tout comme il s'était attaché à moi, suivait de près mon parcours auquel je le faisais participer et gravir les échelons, jusqu'à celui de commandant ; c'est ainsi que je le pris finalement, lui, officier soviétique, comme adjoint à la H.V.A. sous la tutelle de Walter (en fait, on me le « donna » comme adjoint dans le but bien clair - nous sommes dans l'univers des Soviets ! - de me « surveiller »), lorsque j'atteignis le grade de général et le poste, envié, de Directeur-adjoint.

D'un autre côté, durant toutes ces années, de 1949 à 1960, tout ce temps, je gardai pour moi le travail que je faisais en réalité, et j'ai scrupuleusement veillé à compartimenter tous les secteurs de ma vie, séparant mes activités professionnelles de ma vie de « famille », et ne disant jamais rien à Mikki de ce en quoi consistait vraiment mon boulot ; juste, en passant, que je m'occupais de collecter des renseignements de-ci, de-là

(79) : C'était alors le redoutable chef de la Stasi

pour le compte du Gouvernement.

Elle m'a cru, ou fit semblant, peut-être, préférant me laisser croire qu'elle ignorait ce que je faisais. De même que je ne lui ai jamais dit que je travaillais de concert avec l'homme à qui j'avais sauvé la vie en avril 1945.

Jusqu'à ce début d'année de 1957 durant laquelle, après avoir, pensai-je assez benoîtement, je dois dire, atteint le « graal », je sentis comme un vent nouveau, obscur, malsain, souffler sur la H.V.A. et moi en particulier. Walther avait-il enfin compris que j'en savais beaucoup, trop peut-être, en ce qui le concernait et nos activités ? Entrevoyait-il déjà de tenter de me piéger ou de me faire « disparaître », au sens propre ou au sens figuré ? En prévision d'un je ne sais quoi encore trop diffus, je commençai donc à prendre quelques précautions ; la première étant de mettre une croix - définitive - sur ma relation avec Mikki, même si j'ai détesté au plus haut point faire ça, et, surtout, le faire à Mikki, mon « double », mon « âme-sœur ».

Du jour au lendemain, je me souviendrai toujours de ce jour comme mon entrée au Purgatoire et une brisure inconcevable dans mon cœur, je lui annonçai plutôt rudement que je ne voulais plus d'elle dans ma vie, qu'elle m'avait honteusement trompé - j'en avais des preuves absolues, même totalement inventées - et que je ne pouvais plus lui faire confiance ; je lui donnais trois jours pour aller emménager dans le petit appartement que je lui avais trouvé et aménagé pour ne pas la laisser à la rue..

Ce fut un rude coup que je portai là à Mikki, mais je pensais alors, très sincèrement, que je devais le faire afin qu'elle ne puisse être plus tard la cible d'attaques ciblées contre moi si ce que je commençais à entrevoir se réalisait effectivement.

Assez bizarrement, je m'en aperçois maintenant, elle ne fit aucun commentaire, ne me fit aucun reproche, n'éleva même

pas la voix ; tout juste si je vis passer dans ses beaux yeux un nuage d'une tristesse infinie doublée d'une interrogation muette qu'elle ne s'avança même pas à me faire. Et c'est bien ça qui me fit le plus mal. Quoi qu'il en soit, deux jours plus tard, elle avait disparu de ma vue et de ma vie, suivie très discrètement, et de loin, par Boris auquel j'avais expliqué le pourquoi de cette décision aussi brutale qu'incompréhensible.

Depuis trois ans maintenant, nous n'avions plus eu aucun contact, ni de près ni de loin. Sans qu'aucun de nous ne fasse le moindre geste pour renouer, et c'est très bien, même si j'en avais le cœur en miettes, comme je crois que Mikki avait aussi le sien brisé. De temps en temps, seulement, Boris allait voir Mikki, comme ça, en passant, pour prendre des nouvelles et garder le contact.

Mais ce ne fut pas ma seule « défense ». Je suivais depuis longtemps les progrès de l'Informatique et j'avais largement déjà enrichi notre Service d'archivage de nombreux ordinateurs, depuis les premiers, balbutiants Zuse « Z3 », jusqu'aux plus récents UNIVAC II (1951-NDA) qui étaient capables de redoutables prouesses. Mais, encore quelques mois, un ou deux ans tout au plus (80), j'aurais disposé de la toute dernière version de l'UNIVAC III, aux performances décuplées. Je dois avouer que nos premières fiches perforées, les seules que Walter connaissait, avaient depuis été remplacées par des copies sur bandes magnétiques, bien plus faciles à stocker et qui contenaient bien plus de données.

Ainsi, pour chaque Dossier sur carte perforée, je faisais faire une bande magnétique « personnelle » que j'allai stocker dans un endroit connu de moi seul, mais pas de Boris qui me suivait totalement et aveuglément dans ma « paranoïa », mais

80 : Le Modèle I (UNIVersal Automatic Computer I) date de 1951, le Modèle II, de 1958. L'Univac III serait en effet disponible courant 1962

que je ne voulais pas impliquer au-delà d'un certain point.

Boris sait tout de ce que j'ai fait et de ce que je fais encore pour me protéger. Sans qu'il n'y ait jamais eu entre nous, en public, autre chose que de simples rapports strictement professionnels ; il est très officiellement détaché du G.R.U. auprès de la H.V.A. et m'a été affecté comme adjoint (officiellement…), et c'est tout ce que les « autres » doivent savoir. A priori, je dis bien, a priori, personne, même pas et surtout pas Walther Ulbricht, ne devrait se douter des relations qui nous lient et nous unissent comme deux frères, car il serait, pour ses employeurs, bien plus là pour « regarder » plutôt que pour « coopérer ». C'est sa seule sécurité dans le cas où quelque chose devait m'arriver.

Je pensais, sincèrement, mais peut-être voulais-je tout simplement m'en persuader ? que tout allait continuer comme ça lorsque, il y a un peu plus d'un mois, survint un évènement qui remettait en cause tous mes plans si mûrement appliqués.

Suite à une probable fuite - inconsciente ? je l'ignore - d'un de nos (trop) nombreux opérateurs, mon/notre secret au sujet de ma « collection personnelle » parvint aux oreilles de personnes à qui cela n'a pas trop plu, inquiété ou simplement dérangé ; peut-être Walther ? Et la première réaction ne se fit pas attendre car, Mikki eut à subir, personnellement, la première attaque visant à me destabiliser.

Alors qu'elle revenait d'un séjour en R.D.C. (Congo), j'appris par un de mes agents qui la suivaient partout et tout le temps, qu'elle allait être piégée en atterrissant à Schönefeld.

-- Comment ? Il y avait quelque chose dans ses bagages ?

-- Une dizaine de diamants bruts en provenance directe des mines du Grand Kasaï. De quoi la faire condamner sans appel pour trafic illégal de pierres précieuses, même et en dépit de ma « protection ».

-- Mis par qui ?

Encore un haussement d'épaules dubitatif de la part de

Max qui me signifia d'un mouvement de tête qu'il était incapable de dire qui.

-- Certainement un agent des « Autres » qui l'accompagnait aussi dans la Délégation, mais je n'ai pas encore réussi à mettre un nom sur cette « personne ». Une chose est sûre cependant, j'ai fait le nécessaire pour que ses bagages soient « détournés » lors de son arrivée et rendre ainsi toute poursuite impossible ; en effet, comme on dit si bien, « pas de corps, pas de crime » et donc, pas de valises, pas de d'arrestation. Elle est ressortie de l'Aéroport, en retard, mais libre. Et en se posant sans aucun doute beaucoup de questions sur cet incident qui ne lui avait pas échappé :

En effet, qu'était devenue sa valise ? Pourquoi et comment avait-elle aussi mystérieusement disparu ? Pourquoi cette simili arrestation » et cet interrogatoire, même si tout cela s'était passé de la manière la plus urbaine qu'il soit. Curieux, en tout cas !

NB : les passages en *italique* sont la relation de faits authentiques